

Léon

Je l'ai vu ce matin, le tag. Voyez, je ne ménage pas mes effets, je vous le dis tout de go, ce dont il s'agit : d'un tag. Remarquez, il y était peut-être déjà avant, mais je ne l'ai vu que ce matin. Je sais pourquoi : j'ai levé la tête pour voir s'ils avaient commencé les travaux. Car d'habitude, je conduis un peu au ras du volant ; je n'ai pas la vue basse, mais je suis crispé : c'est un pont dangereux. Certains disent que non, mais moi, je le trouve dangereux. C'est pour cela que je garde la tête dans le guidon, et le cou dans les épaules.

Alors, je n'avais pas vu le tag. Mais d'autres devaient le voir : tout en haut du pont, au beau milieu de la barre transversale. Haut, c'est haut ! On ne m'en avait pas encore parlé au bureau ; pourtant, on est plusieurs à le prendre, le pont, à l'agence. Peut-être qu'on conduit tous la tête dans le volant, mais quand même, ça m'étonne. Ou peut-être qu'ils estiment qu'à un an de la retraite, ces choses-là ne m'intéressent plus... Eh bien ils se trompent !

Je suis d'un naturel soupçonneux : il vaut mieux, par les temps qui courent. Alors je me dis que peut-être que les autres savent ce qu'il veut dire, ce tag, et qu'ils se sont passé le mot de ne pas m'en parler.

Mais non, je suis parano...

C'est comme dans ces pubs où un gars déclare sa flamme à une fille en faisant écrire le message sur une banderole tirée par un avion. Ça me plairait, ça. Qu'un jeune type grimpe en haut d'un pont pour m'écrire « je t'aime » en code tag. Forcément un Arabe : à Bordeaux, si tu es jeune, tu es Arabe. Un jeune Beur amoureux qui risque sa vie pour me dessiner son amour parce qu'il sait que le pont, je le prends tous les jours ouvrés de la semaine. Ce qui expliquerait que les collègues ne m'aient rien dit : à la banque, on est envieux, on n'aime pas que les autres soient heureux.

C'est vrai que ça me ferait du bien, un jeune Beur amoureux. J'en ai assez, de la solitude. Si, si, malgré tout, je souffre de la solitude. Non, de prendre le chat n'a rien changé. Il me faudrait une passion. Comme quand j'étais jeune. Les étreintes fougueuses, le cœur qui bat la chamade quand le téléphone sonne, les promenades sur la plage, l'hiver, avec un gros chien. Il m'appellerait au bureau...

Pour une fois que la ligne ne serait pas monopolisée par Roxane... Ce n'est même pas son vrai nom, à cette conne !

Mohammed, non : ça devient toujours Momo. Rachid, à la rigueur. « à Rachid », ça m'a toujours fait sourire, j'aime bien. Mais... Sabir. Oui, c'est ça, il s'appellerait Sabir.

Sabir. Ventre plat et fesses dures.

Je me demande comment il est arrivé là-haut. Haut, c'est très haut. Déjà, à la place des cyclistes, moi, j'aurais le vertige. Je sais qu'ils n'en ont pas le temps : ils filent à toute vitesse, à cause des pots d'échappement et des chauffards qui en fauchent toujours un ou deux par an. D'ailleurs, on n'en voit jamais, des cyclistes. Alors tout là-haut ! Est-ce qu'il a bénéficié de la complicité d'un technicien ? Mais quand même, ça n'enlève rien à sa prouesse. Par où il est monté ?

Ou bien, il est descendu du ciel, en ballon. Oui, il a détourné le ballon qui va jusqu'à l'estuaire, mon Sabir. Il a approché l'engin, s'est penché au maximum, a aspergé la poutre... Ils étaient donc deux : il lui fallait un complice pour tenir le montgolfier en respect. On va dire que c'était une femme, je préfère.

Ça fait une belle déclaration d'amour. Mieux que ce qu'ils s'échangent au bureau. J'y ai accès. C'est d'une banalité affligeante. C'est vrai qu'à mon âge, on est plus difficile. Et que j'ai toujours été trop romantique. Mais quand même. Même leurs messages de cul ne me font plus rire. Il suffit d'avoir vu deux ou trois pornos pour savoir ce qu'ils ont à se dire. Deux ou trois, ce n'est pas beaucoup. Eh bien, ça suffit, tout est déjà dit.

J'ai quand même fait deux hypothèses pour échapper au désespoir de la banalité : soit ils savent qu'on est plusieurs collègues à pouvoir lire les messages électroniques de toute la boîte (sauf ceux des chefs ... enfin, c'est ce qu'ils croient), et comme ils ne savent pas qui les lit, ils supputent et ça les excite. Soit l'essentiel de la communication est non verbale.

Parce qu'il faut bien l'admettre : les mots ne disent pas tout. Même quand on en connaît beaucoup, même des compliqués.

Moi, c'est ça, mon problème : je ne sais pas me mettre à la place des autres. Je crois que tout le monde est comme moi. Je ne perçois pas la différence. Solipsiste, le voilà le mot. Alors quand je lis : « mmh, vivement la pause que tu me fourres ta grosse queue entre les photocopieuses », ça me déçoit. J'ai une impression de déjà-vu. Bon, celle-là, c'est peut-être un mauvais exemple : aux photocopieuses, à la pause, il n'y avait personne, comme toujours. Alors, c'est vrai que c'était un peu excitant : je me

suis dit que le message était un leurre, une fausse piste (ils étaient dans le réduit de l'entretien, ou sur la terrasse du dernier étage), peut-être un code... Du coup, je n'ai pas perdu mon après-midi, je l'ai passée à me demander ce qu'elle voulait dire, la collègue, avec sa grosse queue entre les photocopieuses : c'était toujours ça de volé à l'ennui.

Leur différence peut donc se trouver là : quand ils disent quelque chose, ils pensent autre chose – pas forcément le contraire, il y a tout un éventail de possibilités, une variation de degré d'intensité (mettre plutôt que fourrer), de déplacements (queue pour doigt par exemple, pour faire simple), des images (« que tu me fourres ta grosse queue » pour « que tu me passes les dossiers compromettants sur le directeur général », car on imagine facilement qu'un langage ordinaire soit codé pour signifier du salé, mais rarement que du pornographique renvoie à du quotidien). Etc.

Or, moi, je dis les choses comme je les pense. Ça me permet de n'exprimer que des choses simples : ce que je ne saurai pas exprimer, je m'efforce de ne pas le penser. C'est trop frustrant, sinon, ça met en colère, et l'émotion est malsaine. Si bien que les autres, pour moi, c'est un problème. Si j'ai l'impression qu'ils sont comme moi, je les absorbe, ne les vois plus, et mon propre moi enflé me submerge. S'ils sont différents, je ne les comprends pas.

Sans compter que l'exemple, là, le mauvais, portait sur la communication verbale. À la longue, on finit par comprendre : un tel dit « oui peut-être » pour dire non ; une telle exagère perpétuellement. Etc. Il suffit d'apprendre les codes. Un code par personne : je fais des fiches cartonnées, roses pour les filles, bleues pour les garçons. Le responsable du personnel m'en achète de temps en temps, discrètement, mais cher, car les informations sont précieuses, imaginez donc ! Je les range dans un classeur lui-même cartonné, noir, tout ce qu'il y a de plus banal, que je ne laisse jamais à l'agence.

Mais la communication non verbale, c'est une autre paire de manches : même en m'aidant des fiches, je n'y comprends rien ! J'ai bien réfléchi à la question, je crois que je sais pourquoi : autant avec les fiches, on peut dresser un portrait-robot des façons de s'exprimer propres à une personne, autant c'est impossible avec le non-verbal. Parce que le non-verbal, c'est l'animal avant l'homme. Et l'animal, il n'a pas de personnalité propre, il interagit, il s'adapte, il s'ajuste.

C'est comme ça.

Alors, elle me fait bien plaisir, la déclaration d'amour de mon beau Beur : c'est une rencontre à mi-chemin. Car il sera analphabète ; il fera sans les mots. Alors moi, je me tairai, il n'y aura plus ce

bruit perpétuel dans ma tête, et je n'aurai rien à comprendre. Soit je m'ajusterai, sans conscience de le faire, soit il m'emportera.

Maintenant, je ne vois plus le pont du même oeil.

Naturellement, Sabir, ça ne plaira pas à ma femme. Mais quelle importance ? Ça fait bien longtemps que je ne l'entends plus, Ernestine. Même pas besoin de se tasser dans une encoignure en se plaquant les mains sur les oreilles, comme du temps où le père gueulait comme un pourceau qu'on égorge, nous éclaboussant .